VIII

FABRICATOR POETA : EXISTE-T-IL UNE POÉSIE FORMULAIRE EN LATIN?

PAR Joseph HELLEGOUARC'H
Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne
1, rue Victor-Cousin, 75230 Paris, Cedex 05

SOMMAIRE. — *La conception de la* **poésie formulaire**, *basée sur la* **répétition** *à intervalles variés d'hémistiches ou même de vers entiers liée à un jeu de* **substitutions verbales**, *telle qu'elle a été définie par* **Milman Parry**, *semble également applicable à l'***hexamètre latin**, *mais avec des modifications et des transformations qui tiennent aux différences de structure des deux langues, à la nature du sujet traité par le poète, à l'évolution normalement apportée par le temps. Le vers d'***Ennius** *présente des traits qui le font encore très proche de celui d'***Homère***; les différences constatées chez* **Lucrèce** *et* **Cicéron** *tiennent principalement au caractère didactique de leurs œuvres; chez* **Virgile** *s'opère une synthèse qui, tout en maintenant le procédé, lui enlève ce qu'il pouvait avoir de grossier et purement mécanique, et lui apporte variété et souplesse.*

Cette pratique de la répétition et des substitutions verbales apparaît comme la forme la plus marquante de procédés de **fabrication du vers** *dont d'autres sont ensuite brièvement évoquées, l'ensemble créant véritablement les conditions de l'existence d'un vers formulaire en latin.*

EPITOME. — *In hoc studio demonstrare mihi propositum est hanc rationem hemistichiorum uel integrorum heroicorum uersuum formulis quae uariis interuallis iterentur constitutorum, ut a quodam uiro docto americano, qui* Milman Parry *nominatur, definita est, in hexametrum quoque latinum transferri posse, sed mutationibus factis quae coniunctae sunt cum uerborum dissimili in utraque lingua structura, cum carminis argumento, cum conuersionibus quae naturaliter e temporis decursu defluunt. Ennii enim uersus proximi sunt Homeri; apud Lucretium Ciceronemque praecipue differunt quod illorum opera ad aliquid docendum pertinent; apud Virgilium efficitur quaedam, ut ita dicam, compositio quae, dum hanc artem tuetur, ei aufert quod in ea erat rude et artificiosissimum, ita ut uaria mobilisque sit.*

Hic usus quo uerba iterantur commutanturque notabilissimum uidetur esse genus earum artium quibus poetae uersus suos fabricantur; quarum dein quaedam aliae breuiter exponuntur, ita ut uersum formulis constitutum in lingua quoque latina exsistere dici possit.

Je me propose, dans les lignes qui suivent, d'aborder un problème extrêmement vaste, aux aspects très divers, mais tout à fait fonda-

mental quant à la détermination du concept même de poésie. Aussi ne saurait-il être question d'en présenter une étude exhaustive dans le cadre d'un simple article. Ma seule ambition est d'en mettre en lumière certaines données importantes, notamment à la suite de la publication de quelques ouvrages relativement récents qui ont remis la question à l'ordre du jour et nous invitent à nous interroger à nouveau à son sujet.

* * *

La première partie du titre de cet article a les apparences d'un pléonasme : le ποίητης, c'est, étymologiquement, le *fabricator*[1]. Nul doute pourtant que, dans l'acception courante du mot, le poète est autre chose. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter à la définition d'un dictionnaire usuel, en l'occurrence le *Petit Larousse* : le poète est « l'écrivain qui pratique la poésie », la poésie est « l'art d'évoquer et de suggérer les sensations, les émotions, les idées par un emploi particulier de la langue qui joue sur les sonorités, les rythmes, les images »[2]. De cette définition je détacherai l'expression « emploi particulier de la langue » qui suggère le recours à une technique spécifique, s'appliquant aux divers domaines énoncés dans sa dernière partie.

Le deuxième élément du titre, qui précise et restreint le sujet de ce développement, indique que ce dernier est, dans une certaine mesure, la réponse à une affirmation de P. Flobert dans son article *Catulle et les cheveux des Parques*, *R. É. L.*, 54, 1976, p. 142-151 : « La poésie latine n'est pas formulaire, notamment à cette date » (p. 147). Nul doute que cette assertion demanderait à être explicitée, particulièrement en ce qui concerne sa partie terminale « notamment à cette date ». Mais qui veut regarder les choses de près se rend rapidement compte que la réponse n'est pas simple. Si, pour commencer, on veut essayer de cerner le sens de « formulaire », on s'aperçoit que, pour les dictionnaires tout au moins, Larousse ou Robert aussi bien que Littré, ce mot n'est pas un adjectif, d'où l'hypothèse vraisemblable que l'emploi adjectival de « formulaire » est un anglicisme introduit dans notre

1. Au sens propre, *fabricator* désigne le réalisateur d'un travail matériel, un ouvrier, un artisan ; chez Virg., *Aen.*, II, 264, le mot s'applique au constructeur du cheval de Troie : ... *et ipse doli fabricator Epeos* ; chez Ov., *Trist.*, V, 12, 47, à celui du taureau de Phalaris : *tauri fabricator aeni* ; Lucr., III, 472, emploie le mot de façon imagée : ... *dolor ac morbus leti fabricator uterque est* « la douleur et la maladie sont toutes deux des ouvrières de mort » ; le mot semble pourvu d'une connotation philosophico-religieuse qui le rend propre à s'appliquer aux dieux ou à un principe divin, créateurs du monde : Cic., *Tim.*, 6 : *ille fabricator huius tanti operis* ; *Ac.*, II, 120 ; Ov., *Met.*, I, 57 : *mundi fabricator* ; Manil., V, 31 : *magni fabricator Olympi* ; Apul., *Plat.*, I, 9 : *fabricatori deo*.

2. Cf. aussi la définition du *Petit Robert* : « Art du langage visant à exprimer ou à suggérer quelque chose par le rythme (surtout le vers), l'harmonie et l'image ».

langue à partir des ouvrages anglo-saxons qui ont plus particulièrement traité ce genre de question. Si nous consultons à nouveau le *Petit Larousse* au mot « formule », nous dégageons, parmi diverses définitions, celles-ci qui paraissent le mieux s'appliquer à notre cas : 1) « Façon de s'exprimer, d'agir, conforme à l'usage » ; 2) (juridique) « Modèle qui contient les termes formels dans lesquels un acte doit être conçu »[3]. Du rapprochement de ces deux définitions ressort l'idée d'une expression qui se conforme à un usage, certes, mais qui, éventuellement, suit aussi un modèle ou constitue elle-même ce dernier. Nous allons essayer de voir dans quelle mesure la poésie latine peut, à partir de ces divers éléments, être ou non considérée comme « formulaire ».

* * *

Pour apporter cette réponse, c'est par les Grecs que nous allons commencer. Rien de surprenant à cela, puisqu'aussi bien nous savons que toute la poésie latine est, pour l'essentiel, « importée » de la Grèce. Le problème abordé ici a été, on le sait, totalement renouvelé par l'américain Milman PARRY, dans ses thèses soutenues à la Sorbonne en 1928, complétées par diverses autres études publiées dans les années suivantes[4]. Le but de ce savant était de montrer que, dans les poèmes connus sous son nom, Homère est l'héritier d'une tradition propre aux aèdes, qui disposaient d'un stock de formules interchangeables, articulées autour des principales césures de l'hexamètre et adaptées chacune à une place définie dans le vers, composées principalement de groupes adjectif + nom (ou vice-versa), qu'ils modifiaient au gré du sujet, voire des circonstances et du public devant lequel ils se produisaient, ce qui avait pour avantage de faciliter l'improvisation de l'aède, mais aussi la compréhension du public familiarisé avec ces formules ; en voici des exemples, tirés de *L'épithète traditionnelle...*, avec l'indication du nombre de leurs occurrences, où le groupe, situé en fin de vers, cons-

3. Définitions analogues dans le *Petit Robert* : « *Dr.* Modèle qui contient les termes exacts dans lesquels un acte doit être rédigé » ; ce dictionnaire donne d'autre part celle-ci qui, bien que quelque peu énigmatique, nous intéresse également : « Mode d'expression considéré dans sa valeur stylistique ».

4. Milman PARRY, *L'épithète traditionnelle dans Homère. Essai sur un problème de style homérique*, Paris, Les Belles Lettres, 1928 ; *Les formules et la métrique d'Homère*, ibid. ; *Studies in the Epic Technique of Oral Verse-Making. I. Homer and Homeric Style*, dans *Harv. Stud. Class. Phil.*, 41, 1930, p. 73-147 ; II. *The Homeric Language as the Language of an Oral Poetry*, ibid., 43, 1932, p. 1-50 ; *About Winged Words*, dans *Class. Phil.*, 32, 1937, p. 59-63 (art. posthume). Ces études avaient été préparées par une « Master of Art Thesis » intitulée *A Comparative Study of Diction as one of the Elements of Style in Early Greek Epic Poetry*, soutenue à l'Université de Californie le 21 décembre 1923 : texte dans *The Making of Homeric Verse* (cité *infra*, n. 7), p. 421-435. B. HEMMERDINGER observe, dans l'article cité *infra*, n. 6, que PARRY reprenait ainsi une théorie exposée par F. A. WOLF dans ses *Prolegomena ad Homerum* (Halle, 1795). Sur les deux thèses françaises de M. PARRY, cf. le compte rendu favorable de P. CHANTRAINE, dans *R. Ph.*, 55, 1929, p. 294-300.

titue, dans beaucoup de cas, à lui tout seul, après la césure trochaïque troisième, le deuxième hémistiche de l'hexamètre.

1. L'adjectif précède le nom (*L'épithète...*, p. 107) :

βοὴν ἀγαθὸς	Μενέλαος (20 fois) Διομήδης (21 fois)	ἀμύμονος	Αἰακίδαο (2 fois) Ἀντιλόχοιο (4 fois) Ἀλκινόοιο (2 fois)
βοὴν ἀγαθὸν	Μενέλαον (5 fois)		Αἰγίσθοιο
ἄναξ ἀνδρῶν	Ἀγαμέμνων (37 fois) Ἀγχίσης Αὐγείας Αἰνείας Ἐμφήτης Ἐύμηλος	ἀμύμονι	Ἀγχίσαο Βουκολίωνι (2 fois) Πουλυδάμαντι
γέρων ἱππηλάτα	Πηλεύς (4 fois) Οἰνεύς Φοῖνιξ	ἀμύμονα	Πηλείωνα (10 fois) Πουλυδάμαντα (2 fois) Βελλεροφόντην (2 fois) Λαομέδοντα (2 fois) Γοργυθίωνα Δηιοπίτην Δευκαλίωνα

cf. γέρων δ' ἱππηλάτα Νέστωρ (2 fois)

2. Le nom précède l'adjectif (*Ibid.*, p. 108-109) :

(2 fois) Γλαῦκος (2 fois) Τεῦκρος Κλυτόνηος Μενέλαος	ἀμύμων	
(7 fois) Πριάμοιο (3 fois) Ἑλένοιο (2 fois) Ἀρηιθόοιο (2 fois) Ταλαιονίδαο Πηνελέωο Τεύκροιο Τειρεσίαο Ἡφαίστοιο Φιλοκτήταο Αὐγηιάδαο Σελητιάδαο Ἡρακλείδαο	ἄνακτος	
(8 fois) Πρίαμος (10 fois) Ἀλέξανδρος (5 fois) Θεοκλύμενος (2 fois) Εὐρύμαχος Ναυσίθοος Ἀλκίνοος Εὐρύλοχος Ἀσκάνιος Πολύξεινος Δηίφοβος Ἄρητος Χρομίος Νεοπτόλεμος	θεοειδής	
(27 fois) Ὀδυσσῆος (2 fois) Ἀχιλλῆος Ἡρακλῆος (2 fois) Ὀιλῆος	θείοιο	
(19 fois) Ἕκτορα (3 fois) Ἀγήνορα (3 fois) Διομήδεα (4 fois) Νέστορα (2 fois) Ἀγαμέμνονα (2 fois) Σαρπηδόνα Ὑψήνορα Ἀρετάονα Λυκομήδεα Μέντορα Μέμνονα	δῖον	

3. Dans d'autres cas, une formule verbale constituant le premier hémistiche sert d'invariant à différents groupes adjectif + nom dans le deuxième ; PARRY (*L'épithète...*, p. 11) recense ainsi vingt-sept groupes différents, dont certains répétés jusqu'à huit fois, associés à la formule τὸν δ' ἠμείβετ' ἔπειτα :

τὸν / τὴν	δ' ἠμείβετ' ἔπειτα	πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς (3 fois)	θεὰ λευκώλενος Ἥρη
		ποδάρκης δῖος Ἀχιλλεύς (2 fois)	θεὰ Θέτις ἀργυρόπεζα
		βοῶπις πότνια Ἥρη (4 fois)	μέγας Τελαμώνιος Αἴας (2 fois)
		Γερήνιος ἱππόται Νέστωρ (8 fois)	γέρων Πρίαμος θεοειδής (5 fois)
		θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη (7 fois)	Μέδων πεπνυμένα εἰδώς
		βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης	περίφρων Πηνελόπεια (4 fois)
		βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος (2 fois)	διάκτορος Ἀργειφόντης
		Δόλων, Εὐμήδεος υἱός	συβώτης, ὄρχαμος ἀνδρῶν
		Ποσειδάων ἐνοσίχθων (2 fois)	περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις (4 fois)
		Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη	πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς
		ποδήνεμος ὠκέα Ἶρις	φίλη τροφὸς Εὐρύκλεια
		μέγας κορυθαίολος Ἕκτωρ (2 fois)	ἄναξ ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων (3 fois)
		φιλομμειδὴς Ἀφροδίτη	πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε
		Διώνη, δῖα θεάων	

C'est à ce système que l'on a appliqué le vocable de « formulaire ». L'auteur le considérait comme consubstantiel à la poésie orale populaire et, en vue de collecter des documents destinés à prouver la pertinence de sa thèse, il fit, au cours de l'été 1933, puis en 1934-1935, deux séjours dans des régions reculées de la Macédoine yougoslave, mais il mourut d'un coup de feu accidentel, le 3 décembre 1935, à Los Angeles, avant d'avoir pu pleinement exploiter le résultat de ses recherches[5]. Les travaux de PARRY restèrent relativement confidentiels pendant un certain nombre d'années, mais trouvèrent un regain de publicité et d'actualité dans les années 60 et suscitèrent, et suscitent encore, de nombreuses études approuvant ou contredisant la thèse du savant américain[6] ; le

5. De la campagne yougoslave est issu seulement un article : *Whole Formulaic Verses in Greek and Southslavic Heroic Song*, dans *T. A. Ph. A.*, 64, 1933, p. 179-197 ; un deuxième, intitulé *Homer and Huso* : I. *The Singer's Rests in Greek and Southslavic Heroic Songs*, est resté inédit, mais un résumé en a paru dans *T. A. Ph. A.*, 65, 1935, p. XLVII ; enfin, M. PARRY avait entrepris un ouvrage sous le titre *Cor Huso : A Study of Southslavic Song*, dont quelques brefs extraits sont inclus dans *The Making of Homeric Verse*, p. 437-438 (*infra*, n. 7).

6. Citons, parmi les principales, G. S. KIRK, *Studies in Some Technical Aspects of Homeric Style*, dans *Yale Class. St.*, 20, 1966, p. 73-104 et 105-152 ; *Formular Language and Oral Quality*, *Ibid.*, p. 155-174 ; J. A. RUSSO, *A Closer Look at Homeric Formulas*, dans *T. A. Ph. A.*, 99, 1963, p. 235-247 ; *The Structural Formula in Homeric Verse*, dans *Yale Class. St.*, 20, 1966, p. 219-240 ; J. A. NOTOPOULOS, *Continuity and Interconnexion in Homeric Oral Composition*, dans *T. A. Ph. A.* 82, 1951, p. 81-101 ; *Homer, Hesiod and the Achaean Heritage of Oral Poetry*, dans *Hesperia*, 29, 1960, p. 177-197 ; *Studies in Early Greek Oral Poetry*, dans *Harv. St. Class. Phil.*, 68, 1964, p. 1-77 ; *The Homeric Hymnes as Oral Poetry : a Study of the Post-Homeric Oral Tradition*, dans *A. J. Ph.*, 83, 1962, p. 337-368 ; J. B. HAINSWORTH, *The Homeric Formula and the Problem of its Transmission*, dans *Bull. Inst. of Class. St.*, 9, 1962, p. 57-68 ; *Structure and Content in Epic Formulae : The Question of the Unique Expression*, dans *Class. Quart.*, N. S., 14, 1964, p. 155-164 ; *The Flexibility of the Homeric Formula*, Oxford. 1968 ; W. W. MINTON, *The Fallacy of the Structural Formula*, dans *T. A. Ph. A.*, 96, 1965, p. 241-253 ; A. HOEKSTRA, *Homeric Modifications of Formulaic*

frère de ce dernier, Adam PARRY, rassembla, en 1971, ces travaux, dont les deux thèses françaises traduites en anglais, en y adjoignant diverses autres études linguistiques, homériques ou non homériques, dans un volume intitulé *The Making of Homeric Verse*[7], titre qui comporte, on le voit, ce concept de « fabrication » que j'ai mis en valeur dans celui de cet article.

Il n'est pas question pour moi de prendre position sur la question controversée, qui sous-tend toute cette littérature, du caractère oral ou non des compositions homériques. Le grand nombre des études publiées dans un sens ou dans l'autre tend d'ailleurs à me faire croire que la question est insoluble ou que, tout au moins, la réponse n'est pas une. La suite de ce développement va montrer, en tout cas, que le système si magistralement mis en lumière par M. PARRY n'est pas nécessairement lié à un processus de composition orale.

* * *

Nul ne songe, en effet, à déceler quelque chose de ce genre dans la poésie latine, et pourtant, je me propose de faire voir que les poètes latins ont eux aussi recouru à un système apparemment analogue, avec plus ou moins d'intensité, avec des variantes plus ou moins élaborées, dont je devrai me borner ici à relever les plus marquantes[8]. Ce faisant, j'ai parfaitement conscience que je suis loin de m'avancer dans une *terra incognita* ; on verra qu'au contraire c'est une question dont la bibliographie est relativement abondante ; il me paraît toutefois utile de faire le point, et surtout, la plupart de ces travaux traitant la question du point de vue de l'imitation sur le plan littéraire, je voudrais ici en faire ressortir les aspects techniques, ceux qui sont relatifs à la « fabrication » du vers.

1. Nous commencerons naturellement par Ennius. Dans un article récent[9], j'ai montré que les vers qui peuvent passer pour les plus anciens de l'auteur des *Annales*, ceux en tout cas dont la technique est apparemment la plus rudimentaire, semblent issus de l'association de deux ou trois éléments (les *côla*), réunis aux points principaux de

Prototypes. Studies in the Development of Greek Epic Diction, Amsterdam, 1965 (2e éd., 1969) ; B. HEMMERDINGER, *Épopée homérique et lais historiques serbes*, dans *R. É. G.*, 90, 1977, p. 78-80. Le problème a été particulièrement traité du point de vue de l'enjambement, auquel je me propose de consacrer sous peu une étude particulière. On trouvera une revue générale de cette bibliographie dans J. A. DAVISON, *The Homeric Question*, dans *A Companion to Homere*, éd. A. J. B. WACE et F. H. STUBBINGS, London, 1963, p. 234-266, et dans l'ouvrage cité dans la note suivante.

7. *The Making of Homeric Verse. The Collected Papers of Milman Parry*, ed. by Adam PARRY, Oxf. Clar. Pr., 1971.

8. Je limiterai dans cet article mon examen à la poésie hexamétrique.

9. J. HELLEGOUARC'H, *Les structures verbales de l'hexamètre dans les* Annales *d'Ennius et la création du vers épique latin*, dans *Latomus*, 41, 4, 1982, p. 743-765.

césure[10] ; ces éléments constituent des unités verbales pourvues d'une certaine autonomie syntaxique ou syntagmatique, si bien que le même *côlon* peut être combiné avec divers autres pour former des vers différents :

33 Olli respondit rex Albai Longai
119 Olli respondit suauis sonus Egeriai

469 cum sese exsicat somno Romana iuuentus
537 Atque atque accedit muros Romana iuuentus
550 Optima cum pulchris animis Romana iuuentus

458 Riserunt omnes risu Iouis omnipotentis
541 Contremuit templum magnum Iouis altitonantis

49 Quamquam multa manus ad caeli caerula templa
65-66 Vnus erit quem tu tolles in caerula caeli templa...

Ces quelques exemples, qui auraient aisément pu être multipliés, nous font saisir le procédé en lui-même, qui consiste généralement, on le voit, comme chez Homère, dans l'association d'un adjectif et d'un nom, mais ils nous donnent aussi quelque aperçu de la variété avec laquelle il peut être utilisé. Dans son ouvrage posthume consacré à l'hexamètre d'Ennius[11], A. Cordier fait (p. 15) l'observation suivante : « On sait que parfois nos classiques du XVII^e^ siècle, lorsqu'il leur arrivait, malgré tout leur génie, de manquer de souffle poétique, posaient d'abord les deux rimes de chaque distique alexandrin, puis, à partir de ce système, comblaient habilement le reste des deux vers. Il semble souvent qu'Ennius ait usé d'un procédé analogue, comme s'il avait établi ses vers autour d'un groupe de mots unis par un rapport grammatical ou syntaxique et qui lui eussent fourni un premier assemblage métrique... De là proviendrait l'impression de prose qui se dégage souvent des *Annales* ».

Il y aurait beaucoup à dire sur ce texte et, notamment sur le rapport établi par l'auteur entre ce procédé et l'impression de prose qui en serait la conséquence nécessaire ; nous constatons en effet que cette pratique de la construction du vers n'a nullement empêché Ennius de par-

10. Sur la théorie des *côla*, très abondante littérature, dans laquelle je relèverai seulement les ouvrages suivants : H. Fraenkel, *Der homerische und der kallimachische Hexameter*, dans *Nachr. von d. Gesell. d. Wiss. zu Göttingen, Phil. Hist. Kl.*, 1926, p. 197-229, repr. dans *Wege und Formen frühgriechischen Denkens*, Munich, 1960, p. 100-156 ; E. Fraenkel, *Kolon und Satz. Beobachtungen zur Gliederung des antiken Satzes*, dans *Nachr. von d. Gesell. d. Wiss. zu Göttingen, Phil. Hist. Kl.*, 1932, p. 197-213 ; 1933, p. 319-354 ; *Nocheinmal Kolon und Satz*, dans *Bayerische Akad. d. Wiss., Phil. Hist. Kl., Sitzungsberichte Jahrgang 1965*, Heft 2, Munich, 1965 ; E. G. O'Neil Jr., *The localization of Metrical Word-Types in the Greek Hexameter : Homer, Hesiod and the Alexandrians*, dans *Yale Class. St.*, 8, 1942, p. 105-178 ; H. N. Porter, *The Early Greek Hexameter*, dans *Yale Class. St.*, 12, 1951, p. 3-63 ; L. E. Rossi, *Estensione e valore del « colon » nell'esametro omerico*, dans *Studi Urbinati di storia, filosofia e letteratura*, 39, 1965 (*Mélanges Gennaro* Perrotta), p. 239-273 ; J. Park Poe, *Caesurae in the Hexameter Line of Elegiac Verse* (Hermes Einzelschriften, Heft 29), Wiesbaden, 1974.

11. A. Cordier, *Les débuts de l'hexamètre latin : Ennius*, Paris, Les Belles Lettres, 1947.

venir à de réelles réussites stylistiques, comme en témoignent les deux vers suivants :

386 Lābĭtŭr ūnctă cărīnă, uŏlāt sŭpĕr īmpĕtŭs ūndās
478 Lābĭtŭr ūnctă cărīnă pĕr aēquŏră cānă cĕlōcīs

Ils sont tous les deux holodactyliques ; le deuxième comporte trois intermots trochaïques, d'où résulte un rythme coulant et régulier, exprimant la progression constante et sans heurt d'un navire sur une eau calme ; le premier hémistiche du v. 386 est semblable, mais pas le deuxième : il n'y a plus d'intermot trochaïque ; après la césure trochaïque 3e se trouve un mot iambique, à rythme ascendant, qui exprime l'élan et la violence des vagues qui soulèvent le navire[12]. Les cas de ce genre n'étaient peut-être pas rares dans l'œuvre d'Ennius, mais l'état fragmentaire du texte qui nous a été transmis ne nous permet pas d'en apprécier exactement l'importance et la portée. Toutefois, l'exemple cité nous prouve — et cela me paraît l'essentiel — que cette technique n'est pas obligatoirement incompatible, contrairement à ce que pense A. Cordier, avec une véritable poésie[13].

2. Dans le *De rerum natura*, nous retrouvons une situation analogue, mais avec cette différence que nous disposons cette fois d'un corpus étendu, qui nous permet d'avoir un jugement plus assuré, et aussi que le caractère didactique du poème a sans doute favorisé le développement de ces procédés de construction. On observe principalement les trois types de faits suivants :

a) en premier lieu, et en rapport avec ce caractère didactique, on relève, occupant la première partie du vers, généralement jusqu'à la césure penthémimère, des groupes stéréotypés, formés de deux ou plusieurs éléments, adverbes et conjonctions, susceptibles de constituer des formules diverses par substitution entre eux des éléments constitutifs ; en voici quelques exemples significatifs :

praeterea quoniam : I, 511 ; 859 ; 1083 ; II, 795 ; 817 ; 963 ; IV, 230
praeterea quamuis : I, 346 ; II, 944
postremo quoniam : I, 208 ; II, 834 ; VI, 631
quapropter quoniam : I, 794 ; II, 37 ; III, 130
principium quoniam : I, 339
principio quoniam : I, 503 ; III, 425 ; IV, 54 ; V, 235

12. Cet effet stylistique, obtenu à partir des verbes iambiques placés après la césure et, en général, en tête de phrase ou de membre de phrase, est aisé à observer, notamment chez Virgile ; l'un des emplois les plus connus dans ce domaine est celui de *ruit*. Sur le rôle stylistique des intermots trochaïques, cf. J. Perret, *Mots et fins de mots trochaïques dans l'hexamètre latin*, dans *R. É. L.*, 32, 1954, p. 183-199 ; *Le partage du demi-pied dans les anapestiques et dans l'hexametre*, dans *R. É. L.*, 33, 1955, p. 352-366.

13. Sur le détail du commentaire stylistique de ces deux vers, cf. mon article *Les structures stylistiques de la poésie latine : méthode d'analyse et application pratique*, dans *L'Inf. Litt.*, 30, 5, 1978, p. 234-245 (p. 236-237).

principio fit ut (ou *uti*) : III, 119 ; VI, 942
propterea fit ut (ou *uti*) : IV, 242 ; 251 ; 354 ; 373 ; 797 ; V, 427 ; 635 ; 704 ; VI, 876

On pourrait multiplier les exemples[14] ; ceux que je viens d'indiquer suffisent à illustrer le procédé et à montrer son fonctionnement. A la différence de ce que l'on trouve chez Homère et de ce que l'on observe chez Ennius dans les exemples que j'ai cités, il ne s'agit pas de groupes adjectif + nom, mais ce fait me paraît mineur et relever uniquement de l'aspect stylistique du texte ; le principe et le fonctionnement du système sont les mêmes, sa justification aussi, puisque, comme chez le poète grec, il a pour résultat — et avantage — de fournir à l'auteur un lot de formules toutes prêtes qui lui facilitent la construction de son vers.

b) Ce que nous avons constaté au début du vers s'observe aussi à la fin, principalement dans la clausule, mais de façon encore plus développée et plus complexe. Voici des exemples, limités au livre I[15], de clausules constituées, les unes avec le nom ou adjectif *inanis*, *-e*, les autres avec le verbe *constare* :

in rebus inane ou *inani* ou *inanest* : 330 ; 382 ; 569 ; 655 ; 660 ; 742 ; 843.
quod inane uocamus : 369 ; 426 ; 439 ; 507 ; 1074 ; — *uocaret* : 520 ; — *repertumst* : 594.
constare necessest : 302 ; 512 ; 607 ; 795 ; 868 ; — *putetur* : 865 ; — *relinquas* : 511 ; — *repertast* : 504.

Or, *inane* et *constare* associés constituent, eux aussi, des formules clausulaires : *constat inane* : 509 ; *constet inane* : 480 ; *constaret inane* : 523. Ces exemples font bien ressortir le mécanisme de ces groupements verbaux : à un mot de base, *inane* ou *constare*, fixé à une place déterminée, s'associent des mots divers et interchangeables, mais le cas de *inane* montre que cette interchangeabilité, cette sorte de jeu de construction fonctionne dans les deux sens. C'est ce que nous prouve *constare necessest*, dont j'ai relevé 5 occurrences dans le livre I de Lucrèce (302 ; 512 ; 607 ; 795 ; 868) : de même que nous avons vu *constare* s'unir à d'autres mots pour constituer une clausule, de même *necessest* est le dernier mot dans 19 vers de ce même livre I, associé à d'autres mots que *constare* dans 14 d'entre eux.

On relève de la même façon des associations verbales ayant pour base *posse*, dont il y a dans le livre I 24 occurrences : 12 occupent le 5e pied, formant les groupes *posse creari* : 155 ; 265 ; 543 ; — *faten-*

14. On peut en avoir une vue complète en consultant l'index de l'ouvrage de J. D. Minyard, *Mode and Value in the « De Rerum Natura ». A Study in Lucretius' Metrical Language* (Hermes Einzelschriften, Heft 39), Wiesbaden, 1978, p. 103 sq.

15. Parce qu'obtenus à partir de l'index de W. Ott, *Metrische Analysen zu Lukrez De rerum natura, Buch I*, Tübingen, Niemeyer, 1974.

dumst : 205 ; — *moueri* : 375 ; — *neque autem* : 857 ; — *rearis* : 652 ; — *resolui* : 1055 ; — *uideri* : 270 ; — *uidemus* 556 ; — *uidetur* : 532 ; 960 ; mais 5 sont au 6e pied, formant les associations : *consistere posse* : 706 ; 839 ; *existere posse* : 198 ; *obstareque posse* : 973 ; *corpore posse* : 488. 42 formes du verbe *uidere* constituent le bacchée terminal du vers : 14 *uidemus*, 1 *uidendi*, 1 *uidendum*, 1 *uidendumst*, 3 *uidentur*, 3 *uidere*, 1 *uiderent*, 1 *uideres*, 4 *uideri*, 13 *uidetur* ; elles sont souvent précédées d'un infinitif : *praestare uidemus* : 208 ; 358 ; *florere uidemus* : 255 ; *posse uidemus* : 556 ; *posse uidetur* : 532 ; 960 ; *esse uidetur* : 497 ; 692 ; 698 ; 750 ; *finire uidetur* : 998. On dénombre à la même place 25 formes du verbe *creare* dans des constructions diverses ; même chose en ce qui concerne *gerantur/geruntur*, dont il y a 8 occurrences (4 + 4), et, dans les 8 cas, il s'agit de la clausule *quaeque gerantur* (*geruntur*), parmi lesquels 4 fois *res in quo quaeque gerantur* : 482 ; 955 ; 472 ; 505, ce qui constitue alors tout le deuxième hémistiche à partir de la césure penthémimère.

Sur 51 *rerum*, 15 occupent la fin du vers (toujours dans le livre I), le mot étant précédé de *copia* (674 ; 757), *corpora* (679), *naturaque* (498) *uariantia* (653), *semina* (59 ; 176), et surtout *primordia* (210 ; 483 ; 570 ; 592 ; 712 ; 753 ; 918 ; 1021) ; de ce dernier mot il y a au total 25 occurrences, dont 17 au 5e pied, lequel est également formé avec 15 *corpore* (sur 22 au total dans le livre I) et 27 *corpora* (sur 48 au total). Les clausules constituées avec des ablatifs singuliers en *-ĕ* et des pluriels neutres en *-ă* sont d'ailleurs l'un des stéréotypes de la poésie hexamétrique, utilisé en abondance, par Cicéron notamment, comme l'a fait remarquer J. Marouzeau [16].

c) Ce jeu de formules et de substitutions verbales, principalement observable au début et à la fin de la ligne métrique, s'étend en fait au vers dans sa totalité ; c'est ce que font apparaître les cas suivants, tout à fait représentatifs de la pratique de Lucrèce en ce domaine :

V, 801 Principio genus alituum uariaeque uolucres
1078 Postremo genus alituum uariaeque uolucres

V, 67 et quibus ille modis congressus materiai
73 et quibus ille modis diuom metus insinuarit

VI, 967 at coria et carnem trahit et conducit in unum
969 at coria et carnem mollit et durata calore

I, 865 ex alienigenis rebus constare petitur
869 ex alienigenis quae terris exoriuntur
874 ex alienigenis quae lignis exoriuntur
872 ex alienigenis consistant ligna necessest

16. J. Marouzeau, *Traité de stylistique latine*[5], Paris, 1970, p. 319-321.

I, 574 Sunt igitur solida pollentia simplicitate
548 / 609 Sunt igitur solida : primordia simplicitate
612 Sed magis aeterna pollentia simplicitate
II, 157 At quae sunt solida primordia simplicitate
I, 510 Sunt igitur solida ac sine inani corpora prima
538 Ergo si solida ac sine inani corpora prima[17]

Ces divers exemples sont d'excellents témoins de ce système de jeu de construction dont j'ai parlé ci-dessus : à partir de quelques mots de base, le poète obtient des vers différents au moyen des diverses associations de ces mots qu'il pratique et des places variables qu'il leur donne dans le vers. Parfois, la différence ne porte que sur un mot (V, 801 et 1078 ; I, 869 et 874), plus souvent, sur tout un hémistiche ; il peut même n'y avoir qu'un mot en commun (I, 510 et II, 157) ; mais *cette communauté très limitée n'est significative que dans la mesure où elle s'intègre dans un système*, dont l'ensemble des sept derniers vers cités est la parfaite illustration : II, 157, n'a qu'un mot en commun (*solida*) avec I, 510, mais il en a deux (*primordia simplicitate*) avec I, 548 et 609, alors que I, 510 est constitué du premier hémistiche de I, 548, 574, 609 associé au deuxième hémistiche de I, 538[18].

Le système formulaire à base de répétitions ainsi précisé comporte, selon W. B. Ingalls[19], deux aspects qui, d'ailleurs se confondent en partie :

1) il correspond à la tradition épique ; comme chez Homère, il y a héritage d'un stock de formules appartenant à cette tradition qui aident l'auteur et l'auditoire[20] ; elles ont la même fonction que chez le poète grec, et cela d'autant plus que les Anciens pratiquaient la lecture à haute voix ;

2) il remplit aussi un rôle que l'on peut qualifier de pédagogique et didactique ; ce dernier se manifeste principalement sous trois formes :

a) l'utilisation de formules d'introduction ou de transition du type *propterea quoniam* ;

17. On trouvera un relevé complet et méthodique de ces « vers formulaires » dans l'ouvrage de J. D. Minyard signalé dans la n. 14.

18. Ce concept de « système » est tout à fait fondamental ; c'est ce que montre bien A. Hoekstra qui, résumant les conclusions de son enquête sur les recherches de M. Parry, estime notamment que les mots isolés ne peuvent être considérés comme formulaires, mais qu'ils le sont en tant qu'appartenant à des groupes fixés ; il écrit, *op. cit.*, p. 25 : « 5. Single word are not to be called formulae ; 6. The fact that every single word which is a component part of a fixed group may conform to the localisation rules expounded by O'Neill need not prevent us from regarding such a group as a formula. »

19. W. B. Ingalls, *Repetitions in Lucretius*, dans *Phoenix*, 25, 1971, p. 227-236 ; cf. A. Raubtschek, *Zu einigen Wiederholungen bei Lukrez*, dans *A. J. Ph.*, 59, 1938, p. 218-223.

20. Par exemple, *in luminis oras* : I, 22 ; 179 ; V, 224 ; 781, remonte à Enn., *Ann.*, 114 ; 131 ; W. B. Ingalls donne, p. 235, n. 52, une liste des formules d'Ennius qu'on retrouve chez Lucrèce ; cf. aussi W. A. Merrill, *Parallels and Coincidences in Lucretius and Ennius*, dans *Univ. of Calif. Public. Cl. Phil.*, III, n° 4, 1918, p. 249-264.

b) le recours à des formules et groupes verbaux facilitant la construction, mais aussi la compréhension du poème en ce qu'ils traduisent des notions auxquelles correspondent des termes grecs qu'il était impossible de transposer textuellement en latin : *rerum natura* (φύσις), *semina rerum* (ἄτομοι), *primordia rerum* par exemple ; le poète pallie ainsi tant bien que mal la *patrii sermonis egestas* dont il se plaint en I, 832[21] ;

c) la répétition de certains mots, par exemple *res*, *ratio*, qui contribue à assurer l'expression de la pensée de Lucrèce, car, comme nous le savons bien, la répétition a valeur pédagogique. C'est ainsi que, dans II, 730-841, passage de 112 vers qui traite des origines de la couleur, le mot *color* est présent 22 fois ; de plus 4 vers se terminent par *nitor*, 5 par *figura*. Mieux même : toujours selon W. B. Ingalls, les diverses substitutions verbales évoqueraient par elles mêmes le mouvement des atomes qui produisent l'univers.

L'ouvrage de J. D. Minyard, *Mode and Value in the De rerum natura*, déjà évoqué à deux reprises, a fait franchir à la connaissance de ce problème un pas extrêmement important. En effet, selon cet auteur, qui a effectué de ces procédés un recensement rigoureux et complet[22], nous trouverions chez Lucrèce la mise en œuvre d'un système cohérent et unitaire, suivant lequel l'auteur passe des plus petites unités verbales aux plus importantes ; le mot devient le noyau de formules de plus en plus étendues qui mettent en jeu successivement le mot, le groupe syntagmatique ou syntaxique, constituant souvent un hémistiche, puis le vers tout entier, enfin des séries plurilinéaires se développant même sur plusieurs dizaines de vers comme cela se produit dans I, 926-950 = IV, 1-25. J. D. Minyard décèle en cela une technique stylistique et structurale cohérente : il y a intégration et interdépendance des différents niveaux pour aboutir à une unité esthétique d'ensemble ; selon lui, sur environ 7.400 vers complets de Lucrèce, 4087, soit 55,22 %, témoignent à quelque degré de la présence chez Lucrèce du langage formulaire[23]. Cette observation a, on le conçoit, des conséquences très importantes par l'établissement et la critique du texte du *D. R. N.* ; les répétitions de vers, de groupes de vers, qui ont conduit les éditeurs à en exclure une partie parce que, selon eux, elles résultaient d'interpolations, deviennent un élément fondamental de ce système, ce qui conduit à reconsidérer ces exclusions.

3. L'œuvre hexamétrique de Catulle est trop brève, la tradition épique n'y a qu'une place trop limitée pour qu'il soit possible de déce-

21. Cf. aussi I, 136-139 :

Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
difficile illustrare Latinis uersibus esse
multa nouis uerbis praesertim cum sit agendum
propter egestatem linguae et rerum nouitatem.

22. Dans un index occupant les pages 103 à 172 d'un ouvrage qui en comporte au total 184.
23. *Op. cit.*, p. 63.

ler chez lui un système analogue à celui que nous avons constaté chez Lucrèce. L'usage du poète en la matière a été étudié dans un ouvrage de J. Evrard-Gillis[24], mais cette dernière analyse essentiellement la pratique de la répétition comme élément de la construction et de la cohésion des poèmes ; de son côté, W. F. Jackson Knight,[25] remarquant que la répétition est à la base de l'acte poétique, souligne le goût de Catulle pour la symétrie et la répétition et montre ce que l'art du poète de Vérone doit à cette pratique.

4. — Il n'en va pas de même chez Cicéron, et cela d'autant plus que, traduisant un poème hexamétrique grec, l'auteur des *Aratea* se trouvait assez naturellement conduit à user de procédés analogues à ceux qu'utilisait son modèle[26]. Toutefois, son œuvre poétique, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, est elle aussi relativement limitée, de sorte que les faits relevés le sont également. Pour cette raison, l'imitation d'Ennius n'apparaît qu'assez réduite à première estimation[27] ; il est vrai que les ressemblances constatées entre Cicéron et Lucrèce[28] ont parfois été interprétées comme issues d'une commune imitation d'Ennius, mais cela reste, bien sûr, du domaine de l'hypothèse[29]. Cicéron utilise un certain nombre de termes faisant partie du vocabulaire épique traditionnel, tels que des adjectifs poétiques (*aetherius*, *caeruleus*, *niueus*, *tremulus*, etc.) ou pathétiques (*aerumnus*, *ferreus*, *horridus*, *lacrimosus*, *terribilis*) et des mots composés, adjectifs ou noms (*aestifer*, *altisonus*, *horrifer*, *horrisonus*, *luctificus*, *stelliger*, etc.)[30]. Mais ce qu'il faut surtout relever, c'est la présence d'éléments stéréotypés, comme les clausules avec un substantif en *-ĕ* ou *-ă* constituant le dactyle 5e[31] ou avec la répétition d'un même mot pour former le bacchée terminal[32]. Cicéron est un des poètes où l'aspect de « fabrication » est le plus évident : « Nombre de vers successifs sont coulés dans le même moule », constate J. Soubiran, qui parle lui-même à ce propos de « fabrication en série »[33].

24. J. Evrard-Gillis, *La récurrence lexicale dans l'œuvre de Catulle*, Paris, Les Belles Lettres, 1976.

25. W. F. J. Knight, *Repetitive style*... (cf. *infra*, n. 34), p. 216 sq.

26. Cf. G. W. Elderkin, *Repetitions in the* Argonautica *of Apollonius*, dans *A. J. Ph.*, 24, 1913, p. 198-201.

27. Relevé des *loci similes* dans l'éd. V. Buescu, Bucarest, 1941 (réimpr. Olms, Hildesheim, 1966), p. 331-359.

28. M. Guendel, *De Ciceronis poetae arte*, Diss. Leipzig, 1907, p. 51-81 ; R. Wreschniok, *De Cicerone Lucretioque Ennii imitatoribus*, Diss. Breslau, 1907 ; W. A. Merrill, *Lucretius' and Cicero's verse*, dans *Univ. of Calif. Public. Cl. Phil.*, V, n°9, 1921, p. 143-154 ; *The Metrical Technique of Lucretius and Cicero*, *Ibid.*, VII, 1924, p. 293-306.

29. Mise au point et exemples dans J. Soubiran, *Ed. Aratea* (C. U. F.), Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 74-77.

30. *Ibid.*, p. 98 et n. 1 et 2.

31. Cf. *infra*, p. 187.

32. Il y a ainsi en cette position douze formes du verbe *locare* dans les fragments des *Aratea*, trois dans ceux du *De consulatu suo*.

33. *Op. cit.*, p. 99-100.

* * *

A l'inverse des deux auteurs précédents, Virgile nous fournit, en raison de l'importance et de la variété de son œuvre, un champ d'observation riche et instructif. Depuis fort longtemps l'attention des chercheurs s'est portée sur cet aspect de l'œuvre du poète ; il a donné lieu à de nombreuses études qui ont abordé le problème, soit dans sa généralité, soit à un point de vue particulier[34]. Les faits relevés chez Ennius et Lucrèce se rencontrent également chez lui, avec des ressemblances, mais aussi des différences non négligeables.

1) Tout d'abord, comme Lucrèce, Virgile répète en début de vers des formules d'introduction ou de transition, mais différentes de celles que l'on trouve chez l'auteur du *D. R. N.*[35] ; il y a même des groupes adjectif + nom :

At (*et, tum, iam, hoc, quod...*) *pius* (*pater*) *Aeneas* : *Aen.*, I, 305 ; 378 ; IV, 393 ; V, 26, etc. ; I, 580 ; 699 ; III, 343 ; 716, etc.[36].

Tum (*at, hic, et, nec*) *pater Anchises* : *Aen.*, VI, 713 ; 854 ; 867...

Tum pater omnipotens : *Georg.*, II, 325 ; *Aen.*, I, 60 ; IV, 25 ; VI, 592 ; VII, 770 ; VIII, 398 ; X, 100 ; XII, 178, etc.

sic prior adloquitur : *Aen.*, VI, 341.
sic prior adgreditur : *Aen.*, VI, 387.

nec minus interea : *Aen.*, XII, 107.
nec minus Aeneas : *Aen.*, XII, 746.

cum sic ora loqui uates : *Aen.*, VI, 125.
tum uates sic orsa loqui : *Aen.*, VI, 562.

huc ades, o Melibooe : *Buc.*, VII, 9.

34. Citons, parmi les principales : E. Albrecht, *Wiederholte Verse und Verstheile bei Vergil*, dans *Hermes*, 16, 1881, p. 393-444 ; F. Guglielmo, *L'iteratio nell'Eneide*, Catania, 1901 ; F. Gladow, *De Virgilio ipsius imitatore*, Greifswald, 1921 ; N. Moseley, *The Repeated Lines of Vergil* (Abstract of a paper read at the 54th Annual Meeting of the Am. Phil. Ass. 1922), dans *T. A. Ph. A.*, 53, 1922, p. xx-xxi ; F. W. Shipley, *Virgil's Verse Technique. Some Deductions from the Half-Lines*, dans *Washington Univ. Studies*, Hum. Ser. XII, 1924, p. 115-151 ; J. Sparrow, *Half-Lines and Repetitions in Virgil*, Oxford, 1931 ; J. Marouzeau, *Répétitions et hantises verbales chez Virgile*, dans *R. É. L.*, 9, 1931, p. 237-257 ; O. Walter, *Die Entstehung der Halbverse in der Aeneis*, Giessen, 1933 ; W. F. J. Knight, *Repetitive Style in Virgil*, dans *T. A. Ph. A.*, 62, 1941, p. 212-225 ; K. Mylius, *Die Wiederholten Verse bei Vergil*, Unpubl. Diss. Freiburg, 1946 ; F. L. Newton, *Studies in Verbal Repetition in Vergil*, Unpubl. Diss. Univ. of North Carolina, 1953 ; *Recurrent Imagery in Aen. IV*, dans *T. A. Ph. A.*, 88, 1957, p. 31-43 ; F. W. Lenz, *The Incomplete Verses in Vergil's Eneid. A Critical Report*, dans *Vergiliana*, éd. H. Bardon et R. Verdière. Leiden, 1971, p. 158-174 ; M. Wigodsky, *Vergil and Early Latin Poetry*, Wiesbaden, 1972 ; Walter Moskalew, *Formular Language and Poetic Design in the Aeneid*, Leiden, Brill, 1982.

35. Des formules lucrétiennes (type *quod superest*) se trouvent cependant, surtout dans les *Géorgiques* : cf. F. Cupaiuolo, *Tra poesia e poetica*, Naples, 1966, p. 247 et n. 24 ; à relever aussi une locution comme *Nunc age* : *Aen.*, VI, 756 ; VII, 37, etc. ; mais il s'agit d'emplois tout à fait limités.

36. Sur ces emplois, cf. M. Parry, *L'épithète...*, p. 38-39 ; N. Moseley, *Pius Aeneas*, dans *Class. Journ.*, 20, 1924-1925, p. 387-400, et mon article *Pius Aeneas : une retractatio*, à paraître dans les *Mélanges* H. Le Bonniec ; il y a dans l'*Énéide* dix-neuf *pius Aeneas* dont quinze en début de vers, dix-neuf *pater Aeneas*, dont seize en tête de vers.

huc ades, o Galatea : *Buc.*, IX, 39.

tum uariae uenere artes : *Georg.*, I, 145.
tum uariae illudant pestes : *Georg.*, I, 181.
tum uariae eludent species : *Georg.*, IV, 406.

2) Comme chez Lucrèce et Cicéron, c'est dans la clausule que le phénomène s'observe plus particulièrement ; aux clausules stéréotypées relevées par J. MAROUZEAU et qui ont été signalées ci-dessus[37], on peut ajouter de nombreux autres exemples :
et multa uolentem : *Georg.*, IV, 501 ; *Aen.*, II, 790.
compellat uocibus ultro : *Aen.*, IV, 304 ; VI, 499.
dictis atque aggerat iras : *Aen.*, IV, 197 ; XI, 342.

magna manis ter uoce uocaui : *Aen.*, VI, 506.
magna ter uoce uocaui : *Aen.*, X, 873.

dictis adfatur amicis : *Aen.*, VIII, 126 ; X, 466.
dictisque ita fatur amicis : I, 147.
dictis adfatur amaris : X, 591.
dictis adfatur amorem : I, 663[38].

3) La répétition porte enfin sur l'ensemble du vers, et c'est alors qu'apparaît le plus nettement la différence entre Lucrèce et Virgile. Chez ce dernier, il me semble pouvoir distinguer trois types de faits :

a) les répétitions de caractère rhétorique, en forme de refrain ou de *responsio*, que l'on trouve principalement dans les *Bucoliques* :

Buc., III, 43 et 47 : Necdum illis labra admoui, sed condita seruo
responsio de Damoetas à Menalcas.

Buc., V, 86-87 haec nos « formosum Corydon ardebat Alexim ; »
haec eadem docuit « Cuium pecus? an Meliboei? »

qui reprennent :

II, 1 Formosum pastor Corydon ardebat Alexim
III, 1 Dic mihi, Damoeta, cuium pecus. an Meliboei?

De même :

Georg., IV, 566 : Tityre, te patulae cecini sub tegmine fagi

est une reprise et un rappel de :

Buc., I, 1 : Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi[39]

b) les répétitions et reprises qui correspondent à la tradition épique. Nous avons vu qu'elles ne sont pas ignorées de Lucrèce, mais, à la diffé-

37. Cf. *supra*, p. 175.
38. Cf. W. MOSKALEW, *op. cit.*, p. 64-65.
39. Observons que cette forme de poésie, avec refrain et *responsio*, est issue d'une tradition différente de la tradition épique, mais présente un aspect populaire assez proche de celui que l'on peut attribuer à la littérature « aédique ».

rence de ce qui se passe chez ce dernier, une relative similitude de sujet, en ce qui concerne l'*Énéide*, rend Virgile plus proche d'Ennius ; toutefois, le caractère fragmentaire des *Annales* fait qu'il n'est pas toujours aisé de mesurer la portée exacte de cette imitation ; ainsi que l'observe judicieusement M. WIGODSKY[40], il est parfois difficile de déterminer s'il y a imitation d'un passage déterminé du poète ou dette générale envers la poésie latine archaïque. Voici cependant quelques témoignages significatifs de cette imitation :

Georg., III, 9 ... uictorque uirum uolitare per ora
Cf. Ann., *Var.*, 18 ... uolito uiuos per ora uirum

Aen., XI, 202 Inuertit caelum stellis fulgentibus aptum
Cf. *Ann.*, 29 Qui caelum uersat stellis fulgentibus aptum
159 Caelum suspexit stellis fulgentibus aptum

Aen., XI, 552 Pro se quisque uiri summa nituntur opum ui
Cf. *Ann.*, 161 Romani scalis : summa nituntur opum ui
413 Aedificat nomen : summa nituntur opum ui[41].

Souvent, cependant, l'évolution qui est intervenue d'Ennius à Virgile dans les rapports entre la phrase et le vers fait que, même dans les cas de très proche similitude, si les mots sont repris plus ou moins complètement et littéralement, l'auteur de l'*Énéide* pratique un élargissement syntaxique visant à briser la coïncidence primitive vers-phrase :

Enn., *Ann.*, 140 At tuba terribili sonitu taratantara dixit
Virg., *Aen.*, IX, 503-504 At tuba terribilem sonitum procul aere canoro increpuit...

Enn., *Var.*, 14 Sparsis hastis longis campus splendet et horret
Virg., *Aen.*, XI, 601-602 ... tum late ferreus hastis horret ager campique armis sublimibus ardent

Enn., *Ann.*, 370 Vnus homo nobis cunctando restituit rem
Virg., *Aen.*, VIII, 45-46 Tu Maximus ille es Vnus qui nobis cunctando restituis rem[42].

Nous avons dans les exemples cités les modèles qui nous permettent d'assurer notre jugement ; pour d'autres textes, nous ne pouvons faire que des conjectures sur la nature et la portée de l'imitation.

Prenons le cas des trois premiers vers de l'*Aen.*, X[43] :

Panditur interea domus omnipotentis Olympi

40. *Op. cit.*, p. 1 ; 42 sq. ; 132.

41. Sur l'imitation d'Ennius par Virgile, cf. outre les ouvrages cités n. 34, C. W. BOWRA. *Some Ennian Phrases in the Aeneid*, dans *Class. Quart.*, 23, 1929, p. 65-75 ; A. CORDIER, *Études sur le vocabulaire épique dans l'Énéide*, Paris, Les Belles Lettres, 1939, p. 69-87 sq. ; M. WIGODSKY, *op. cit.*, p. 42 sq.

42. Autres exemples dans l'ouvrage de A. CORDIER cité *supra*, p. 172.

43. Commentés par A. CORDIER, *op. cit.*, p. 83, mais dans une orientation différente.

conciliumque uocat diuom pater atque hominum rex
sideream in sedem...

Le deuxième hémistiche du v. 2 est d'Ennius :

Ann., 175 Tum cum corde suo, diuum pater atque hominum rex
580 ... diuum pater atque hominum rex.

La finale du v. 1 n'est pas attestée dans les vers d'Ennius qui nous ont été transmis, mais *Olympi* est à la fin du v. 192, *pater optime Olympi*, tandis qu'*Olympum* est le dernier mot du v. 1 : *Musae quae pedibus magnum pulsatis Olympum*. Quant à *omnipotentis*, il est le dernier mot du vers 458, *Riserunt omnes risu Iouis omnipotentis* ; or, nous avons vu chez Lucrèce de nombreux cas d'échange de mots entre les pieds V et VI.

Le premier mot du v. 1, *Panditur*, n'est pas attesté tel quel chez Ennius, mais il rappelle le v. 532, *Pandite sulti genas et corde relinquite somnum*. Enfin, *interea* se trouve dans la même position en *Ann.*, 211, *Vertitur interea caelum cum ingentibus signis*, et on le rencontre également ainsi chez Lucrèce, par exemple en I, 29, *effice interea fera moenera militiai*.

L'on ne peut rien dire sur le début des vers 2 et 3 ; toutefois, l'on ne serait pas étonné de trouver chez Ennius un mot comme *concilium* qui y serait tout à fait en accord avec l'un des thèmes du poème.

Si Ennius constitue indiscutablement le principal modèle de Virgile, on retrouve cependant chez ce dernier des marques de l'influence de l'ensemble de ses prédécesseurs : Livius Andronicus, Naevius, etc.[44] ; je me bornerai à citer quelques exemples relatifs à Lucrèce et Catulle :

Lucr., I, 34	reicit, aeterno deuictus uolnere amoris
Virg., *Aen.*, VIII, 394	Tum pater aeterno fatur deuinctus amore
Lucr., II, 639	aeternumque daret matri sub pectore uulnus
Virg., *Aen.*, I, 36	cum Iuno, aeternum seruans sub pectore uulnus
Lucr., V, 980-981	nec diffidere ne terras aeterna teneret nox
Virg., *Aen.*, IV, 461	uisa uiri, nox quum terras obscura teneret[45]
Catul., 64, 115	tecti frustraretur inobseruabilis error
Virg., *Aen.*, V, 591	frangeret indeprensus et inremeabilis error
Virg., *Aen.*, VI, 27	hic labor ille domus et inextricabilis error
Catul., 64, 116	magnum reginae sed enim miseratus amorem
Virg., *Aen.*, IV, 370	Num lacrimas uictus dedit miseratus amantem est

44. C'est l'objet de l'ouvrage de M. WIGODSKY, *Virgil and Early Latin Poetry* (cité n. 34).
45. Inventaire très détaillé des parallèles entre Lucrèce et Virgile dans W. A. MERRILL, *Parallels and Coincidences in Lucretius and Vergil* (*Univ. of Calif. Public. Class. Phil.*, III, n° 3, 1918, p. 135-247).

Catul., 64, 141	Sed conubia laeta, sed optatos hymenaeos
Virg., *Aen.*, IV, 316	per conubia nostra, per inceptos hymenaeos
Catul., 66, 39	inuita, o regina, tuo de uertice cessi
Virg., *Aen.*, VI, 460	inuitus, regina, tuo de litore cessi.

c) *les autorépétitions* : très souvent, Virgile s'est imité lui-même, soit à l'intérieur d'un même poème, soit d'un poème à un autre ; c'est là un trait essentiel de son œuvre, qui a particulièrement retenu l'attention des chercheurs ; il faut tout spécialement signaler le travail de J. Sparrow, *Half-lines and Repetitions in Virgil*, et le récent ouvrage de W. Moskalew, *Formular Language and Poetic Design...*[46], qui, dans le copieux index sur lequel il se termine, p. 184-245, classe ces répétitions en diverses catégories, en en faisant un inventaire complet. Des explications très diverses ont été proposées d'un fait qui a souvent « scandalisé » :

1. Comme pour Lucrèce, on a pensé que, dans un certain nombre de cas, ces répétitions pouvaient être le résultat d'interpolations et, à ce titre, l'exclusion de tel ou tel vers a été proposée par les éditeurs successifs. Malheureusement, ces derniers ne s'entendent guère sur ceux qu'ils veulent ainsi supprimer, si bien qu'une telle solution ne doit être accueillie qu'avec les plus extrêmes réserves et ne peut être retenue que dans les cas où d'autres éléments viennent l'appuyer ; de toute façon, elle n'est valable que pour les vers entiers, et non pour les parties de vers, les hémistiches, les mots isolés.

2. Selon Sparrow et quelques autres, les répétitions qui ne concernent qu'une partie du vers, un hémistiche, seraient la marque et la conséquence de l'inachèvement du poème ; à l'appui de cette thèse peut être avancé le fait que ces répétitions sont plus nombreuses dans l'*Énéide* que dans les poèmes antérieurs. J. Sparrow voit dans certaines d'entre elles, qui touchent un hémistiche, ce qu'il appelle des *tibicines*, c'est-à-dire des béquilles, des étais, placés là à titre provisoire, en attente, pour que le vers tienne debout jusqu'à une révision définitive du poème qui aurait entraîné leur élimination. Comme l'indique le titre de l'ouvrage de Sparrow, la question est mise en rapport avec celle des vers incomplets, qui seraient ceux où Virgile n'aurait pas réussi à placer le *tibicen* en question.

Quoiqu'on pense de cette hypothèse, on ne peut pas ne pas remarquer la parenté que révèle ce fait, du point de vue technique, avec la pratique des aèdes telle qu'elle a été décrite par M. Parry.

3. D'autres veulent expliquer les répétitions virgiliennes par l'action de l'inconscient ; elles ont une valeur thématique et traduisent les obsessions du poète ; c'est la thèse de J. Marouzeau dans son ar-

46. Cf. *supra*, n. 34.

ticle *Répétitions et hantises verbales chez Virgile*[47], et c'est également celle de F. X. M. J. Roiron qui conçoit ces répétitions comme des « phénomènes spontanés », différents du calembour « jeu de mots concret et voulu »[48].

A mon sens, cette explication peut être en partie retenue, spécialement parce que, comme nous le verrons tout à l'heure, cette pratique touche à la nature même de l'art poétique. Mais elle ne saurait avoir valeur générale et justifier, loin de là, la totalité du phénomène.

4. Il faut en effet se rappeler que ce dernier a pour cause première la tradition épique. Celle-ci se manifeste principalement par les emprunts à Ennius, que nous avons déjà examinés ; selon M. Wigodsky, un certain nombre de ces formules d'Ennius, reprises par Virgile, sont basées sur des formules homériques[49]. Comme Homère, comme Ennius, comme Lucrèce, Virgile est conduit, pour respecter cette tradition, à répéter des mots, des membres de vers, des hémistiches, enfin des vers entiers. Dans beaucoup de cas, cette explication n'est guère contestable. En voici quelques exemples significatifs :

Aen. XII, 127 et genus Assaraci et Mnestheus et fortis Asilas
384 interea Aenean Mnestheus et fidus Achates[50]

IX, 171 tela gerunt. Instat Mnestheus acerque Serestus
779 conueniunt Teucri, Mnestheus acerque Serestus
XII, 549 omnes Dardanidae, Mnestheus acerque Serestus
IV, 288 / XI, 561 } Mnesthea Sergestumque uocat fortemque Serestum[51]

XII, 550 Et Messapus equom domitor et fortis Asilas
VII, 691 / IX, 523 } At Messapus equom domitor, Neptunia proles
XII, 128 Et Messapus equom domitor, Neptunia proles

47. Cf. aussi *Stylistique latine*[5], p. 267 : « (C'est) la marque d'une disposition d'esprit : sorte d'emprise de la mémoire sur l'imagination ; le mot a une tendance, une fois exprimé, à hanter le souvenir et l'oreille de celui qui l'a employé et à s'imposer une seconde fois dans l'énoncé. Cette hantise est d'autant plus pressante que le mot a plus de relief, qu'il plaît davantage, qu'il a coûté plus de peine à trouver, d'autant plus aussi que l'écrivain est plus sensible aux impressions auditives, plus doué de la mémoire des sons et des formes. »

48. F. X. M. J. Roiron, *Étude sur l'imagination auditive de Virgile*, Paris, 1908, Avant-propos, p. II-III.

49. M. Wigodsky, *op. cit.*, p. 56 sq. J. Sparrow donne, *op. cit.*, p. 81-83, une liste des répétitions qu'il considère comme homériques. Cette filiation homérique a été mise en doute par N. Moseley, *The Repeated Lines of Vergil*, dans *T. A. Ph. A.*, 53, 1922, p. XX-XXI (cf. aussi, du même, *Characters and Epithets. A Study in Vergil's Aeneid*, London, Milford, 1926), selon lequel les répétitions virgiliennes correspondraient à des intentions artistiques de description et d'évocation ; cette thèse a été très judicieusement réfutée par A. Cordier, *De quelques procédés du style épique (à propos d'une thèse sur Virgile)*, dans *R. Ph.*, 56, 1930, p. 328-349 ; cf. aussi, du même, dans *Études sur le vocabulaire épique*..., p. 79-80 : « Virgile est si bien pénétré des vieux auteurs qu'il en est arrivé à parler comme eux, à prendre leurs expressions, leurs habitudes de langage ; le mouvement du style devient alors si naturel qu'on ne sent aucune soudure entre les citations ou la réminiscence et le texte de Virgile ; le vers qu'il reprend, la formule qu'il se remémore viennent se loger si à propos dans l'ensemble qu'on s'étonnerait presque si on ne les y rencontrait pas. »

50. On notera dans ces deux vers l'interchangeabilité de *fidus* et *fortis*.

51. Il y a au total chez Virgile vingt-trois occurrences de *Mnestheus* et huit de *Serestus*.

XII, 661 Soli pro portis Messapus et acer Atinas

IX, 124 turbatis Messapus equis ; cunctatur et amnis
X, 354 insignis Messapus equis. Expellere tendunt[52].

Dans de tels vers, nous trouvons une pratique assez proche de celle que nous avons observée chez Lucrèce : même technique d'interchangeabilité des hémistiches et des mots, la différence résidant finalement dans la nature de ces derniers. Mais il arrive aussi, chez Virgile, que la répétition en tant que telle ne porte que sur un ou deux mots, tandis qu'elle est suggérée dans le reste du vers par des similitudes diverses, portant sur la morphologie, les sonorités et la structure métrique :

Georg., II, 453 corticibusque cauis uitiosaeque ilicis alueo
IV, 44 pumicibusque cauis exesaeque arboris antro

III, 220 illi alternantes multa ui proelia miscent
IV, 174 illi inter se multa ui bracchia tollunt

Aen., V, 869 multa gemens casuque animum concussus amici
VI, 332 multa putans sortemque animo miseratus iniquam

II, 212 diffugimus uisu exsangues. Illi agmine certo
V, 90 obstipuit uisu Aeneas. Ille agmine longo

IV, 451 mortem orat : taedet caeli conuexa tueri
V, 617 urbem orant : taedet pelagi perferre laborem

VI, 680 inclusas animas superumque ad lumen ituras
758 illustris animas nostrumque in nomen ituras

VII, 34 aethera mulcebant cantu lucoque uolabant
VIII, 674 aequora uerrebant caudis aestumque secabant[53].

Comme chez Lucrèce, mais avec la même différence que celle qui a été notée ci-dessus, cette technique se manifeste sur des séries plurilinéaires ; ainsi, dans les deux passages suivants :

Aen., II, 626-629 ac ueluti summis antiquam in montibus ornum
cum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
eruere agricolae certatim ; illa usque minatur
et tremefacta comam concusso uertice nutat

IV, 441-444 ac uelut annoso ualidam cum robore quercum
Alpini Boreae nunc hinc nunc flatibus illinc
eruere inter se certant ; it stridor et altae
consternunt terram concusso stipite frondes.

Il me semble impossible que l'on puisse, dans de tels vers, parler d'action de l'inconscient, y voir de simples réminiscences verbales, comme le voudraient J. Marouzeau, F. X. M. J. Roiron et J. Sparrow, qui range de telles répétitions sous la rubrique « Unconscious Repeti-

52. Vingt-deux occurrences au total de *Messapus* chez Virgile.
53. Nombreux autres exemples dans J. Sparrow, *op. cit.*, p. 61-62.

tion »[54]. Il s'agit, au contraire, à mon sens, d'un procédé technique conscient, au moyen duquel Virgile se conforme en quelque sorte à la tradition épique de la répétition, mais en y apportant deux modifications importantes : en premier lieu, ces répétitions sont limitées ; généralement, comme dans les cas que j'ai cités, ces vers vont par couples, dont les deux éléments sont relativement éloignés l'un de l'autre dans l'œuvre[55] ; en second lieu, Virgile évite toute répétition textuelle mais, conformément à ses canons esthétiques, il affine le procédé en lui enlevant ce qu'il pouvait avoir de grossier et de purement mécanique[56].

Au total, les diverses explications que j'ai évoquées dans les lignes précédentes comportent probablement une part plus ou moins importante de vérité : impossible d'en décider de façon indiscutable, faute d'éléments certains sur lesquels on puisse s'appuyer. Mais je pense qu'il faut aussi considérer le problème d'une autre façon. C'est en fait toute la conception de la poétique latine qui est mise en question. W. F. J. KNIGHT a bien souligné que la répétition est une composante essentielle du style poétique latin, comme elle l'est du style poétique en général[57]. C'est à quoi il faut songer lorsqu'on envisage le problème des répétitions dans l'*Énéide*. W. MOSKALEW observe très justement que la répétition est incompatible avec une écriture soignée... sauf si elle est fonctionnelle[58]. Or, tout le développement précédent a tendu à montrer qu'il en est ainsi chez Virgile. Finalement, la répétition dans la poésie latine, à ses différents degrés, me paraît relever d'une quadruple explication :

1) elle est issue de la tradition épique, sous la forme de l'imitation des prédécesseurs, mais aussi sous celle de l'auto-imitation, consubstantiellement liée à la précédente, ainsi que j'ai essayé de le montrer ;

2) elle comporte une utilité que l'on peut qualifier de pédagogique ; Cette dernière apparaît surtout chez Lucrèce, mais, d'une façon plus générale, les répétitions aident à la compréhension du poème ;

3) la répétition est d'ailleurs l'essence même de la poésie, surtout dans un milieu culturel où la communication était avant tout orale et auditive, où la poésie était perçue sous une forme qui n'était pas stric-

54. J. SPARROW, *op. cit.*, p. 61.

55. *Ibid.*, p. 81 : « Homer repeats many lines dozens of times, in the *Aeneid* the same line occurs in more than two occasions only twice and never more than three times. »

56. Cf. M. WIGODSKY, *op. cit.*, p. 14 : « It must be emphasized, however, that the tendency toward formulaic expression is balanced in the Latin poets, and particularly in Vergil, by an opposed tendency toward variation. »

57. W. F. J. KNIGHT, *Repetitive Style in Vergil*, p. 212-213 : « In one sense, poetry might almost be called repetitive speech. The more familiar poetry of the world is almost universally repetitive in one way or another, or in many ways at once ; and even prose, when it becomes to some degree poetic, usually becomes also to some degree repetitive. In this there is something fundamental. »

58. *Op. cit.*, p. IX.

tement récitative, mais comportait une « modulation » (cf. *cano* et *carmen*)[59] ;

4) enfin, il ne faut pas négliger le rôle joué par les procédés que je viens de décrire dans la « fabrication » du poème ; il faut prendre en compte, comme le recommande W. Moskalew, leur caractère « fonctionnel » ; selon cet auteur, ce qui importe dans le procédé, c'est moins son aspect thématique ou sémantique que son aspect « structural », le fait qu'il s'agit de *metrical patterns*, des « modèles » de fabrication[60].

* * *

L'ensemble des faits que j'ai groupés sous la rubrique « répétition » n'est donc, finalement qu'une partie des procédés, des « trucs » — sans vouloir aucunement prendre ce mot dans une acception péjorative — de fabrication qu'utilisent les poètes, dont, dans sa *Stylistique latine*, J. Marouzeau a fait la revue ; par exemple, emploi de clausules stéréotypées comportant un ablatif en *-ĕ* ou un pluriel neutre en *-ă* (type *corpore*, *lumina*) pour former le dactyle 5e[61] ou réalisées avec un monosyllabe bref à la deuxième brève du dactyle 5e (*gente tot annos*), principalement conjonction de coordination ou préposition, donnant lieu à des fins de vers comme *pectore ab imo*, *at illum*, *sed illos*, présentes aussi bien chez Virgile que chez Lucrèce[62].

Ces stéréotypes se rapportent principalement aux dispositions respectives du nom et de l'adjectif qui le qualifie ; j'en retiendrai trois principales :

1. A et N à la fin de chaque hémistiche, généralement avec césure penthémimère :

Virg., *Aen.*, I, 42 Ipse Iouis *rapidum* iaculata e nubibus *ignem*.

Cette disposition, qui a fait l'objet de très nombreuses études[63],

59. Ce caractère de communication orale de la littérature antique, et particulièrement de la poésie, est en effet un point essentiel, trop souvent négligé par les commentateurs, mais que souligne fortement Gordon Williams, *Tradition and Originality in Roman Poetry*, Oxf. Clar. Pr., 1968, p. 683 : « In the ancient world... if a man were reading a book, he would not be silent... A Roman poem was not a series of marks on a page, but the actual voice of the poet speaking. »

60. *Op. cit.*, p. 63 sq.

61. *Stylistique latine*, p. 316 sq. ; cf. A.-M. Guillemin, *La préposition « de » dans la littérature latine, en particulier dans la poésie latine de Lucrèce à Ausone*, Chalon-sur-Saône, 1921.

62. *Ibid.*, p. 306.

63. Citons principalement : J. Heyken, *Über der Stellung der Epithet bei den römischen Epikern*, Diss. Keil, 1918 ; H. Patzer, *Zum Sprachstil des neoterischen Hexameters*, dans *Mus. Helv.*, 12, 1955, p. 77-95 ; C. Conrad, *Traditional Patterns of Word-order in Latin Epic from Ennius to Vergil*, dans *Harv. St. Class. Phil.*, 69, 1965, p. 195-258 ; 347-349, pour qui la disjonction A N « is a regular feature of the formulaic diction of Homer » (p. 348) ; T. E. V. Pearce, *A Pattern of Word-order in Latin Poetry*, dans *Class. Quart.*, 62, 1968, p. 334-354 ; L. De Neubourg, *Sprachlicher*

a été le point de départ de structures plus ou moins recherchées, mettant en jeu deux groupes A N répartis de part et d'autre de la césure et encadrant un verbe placé au centre du vers, produisant ce qu'on appelle le *uersus aureus* (*golden line*)[64] :

Catul., 64, 314 Libratum tereti uersabat turbine fusum
Virg., *Aen.*, X, 245 ingentes Rutulae spectabit caedis aceruos
Lucan., VII, 64 pacificas saeuus tremuit Catilina securis.

2. Moins étudiée, mais pourtant essentielle dans la technique de construction de l'hexamètre est celle où l'un des hémistiches, presque toujours le deuxième, est constitué d'un groupe adjectif + nom encadrant un verbe (A V N), plus rarement un autre type de mot ; le premier vers des *Annales* d'Ennius nous en fournit un excellent exemple :

Musae quae pedibus *magnum* pulsatis *Olympum*.

Cf. encore :

Catul., 64, 120 omnibus his Thesei *dulcem* praeoptarit *amorem*
155 quod mare conceptum *spumantibus* expuit *undis*[65]
Cic., *Arat.*, XXXIII, 201 ni parte ex Aquilonis *opacam* pellere *nubem*
Virg., *Aen.*, IV, 30 Sic effata, sinum *lacrimis* impleuit *obortis*.

Le développement de cette disposition, dont il n'y a chez Lucrèce que de rares exemples[66], est un trait marquant de l'histoire de la structure de l'hexamètre latin.

3. Moins remarquée encore est la même disposition A V N dans laquelle le groupe est à cheval sur deux vers consécutifs, donnant naissance à des structures d'enjambement qui, elles aussi, apparaissent déjà chez Ennius :

Ann., 80-81 At Romulus pulcher in *alto*
Quaerit *Auentino*
Cf. Cic. *Arat.*, 89-90 sed graue *maestis*
ostendit *nautis* perturbans aequora signum
Virg., *Aen.*, VI, 477-478 Inde datum molitur iter. Iamque *arua* tenebant
ultima...

und metricher Zwang bei der Stellung von Adjektiv und Substantiv im lateinischen daktylischen Hexameter, dans *Glotta*, 56, 1978, p. 102-122. Mentionnons également le travail inédit de Marianne DARQUENNE, *Essai sur la place du nom et de l'adjectif dans l'hexamètre latin*, réalisé en 1970 comme Mémoire de licence de l'Université libre de Bruxelles, sous la direction de E. LIÉNARD.

64. Cf. G. WILLIAMS, *op. cit.*, p. 706.

65. Cette disposition se rencontre aussi dans le pentamètre, par exemple en 91, 6 : « Hanc tibi, cuius me *magnus* edebat *amor*. »

66. Citons I, 87 : cui simul infula *uirgineos* circumdata *comptus*
97 : perfecto posset *claro* comitari *Hymenaeo*.
On remarquera que ces deux vers appartiennent à l'épisode du sacrifice d'Iphigénie, dont la couleur épique n'est pas douteuse.

Bien entendu, l'utilisation de ces stéréotypes, de ces modèles de base, se présente avec plus ou moins de variété chez les différents auteurs et elle est ainsi un des traits du style de leurs œuvres.

* * *

Peut-être ai-je paru, dans les lignes immédiatement précédentes, m'être quelque peu éloigné de l'objet de mon étude. Il n'en est rien. Mon propos est, en effet, de montrer que la pratique des répétitions de vers, d'hémistiches ou même de mots n'est qu'un aspect particulier de la technique de construction du vers par conformité à des modèles qui font partie de la tradition du style épique, mais qui ont subi au fil des temps une évolution qui a affiné la rudesse du modèle primitif.

Au terme de cette étude, il m'est donc possible de donner une réponse tout à fait catégorique à la question que j'ai posée en commençant : il y a indiscutablement un vers formulaire en latin, et cela aux deux sens du mot que j'y ai proposés :

1) En tant que conformité à un usage, à une tradition, la tradition épique en l'occurrence, sous la forme de l'imitation des prédécesseurs. Pour juger de cette pratique, il faut se rappeler que l'imitation ne se heurtait pas, chez les Anciens, aux mêmes tabous qu'aujourd'hui, bien au contraire ; une valeur dominante de la pensée romaine est l'*auctoritas* qui s'attache à l'*exemplum* lorsque ce dernier est fourni par des personnages auxquels est accordé dans leur domaine une qualité éminente, la *praestantia*[67]. Pour A.-M. Guillemin, « l'imitation est le fluide même dans lequel ont baigné les littératures antiques »[68] ; chez les Anciens, « le plagiat était non un vol, mais une politesse »[69]. Dans un de ses tout premiers articles[70], J. Heurgon, se référant aux travaux de A.-M. Guillemin, souligne qu'à la base de l'activité littéraire antique se trouvait l'ἀγών, la rivalité avec autrui, qui pouvait prendre aussi la forme de la *retractatio*, la rivalité avec soi-même : ce sont très précisément les deux aspects que j'ai dégagés dans mon étude.

2) Mais, par une conséquence naturelle et presque inévitable du

67. Cf. les pages que j'ai consacrées à ces concepts dans mon ouvrage *Le vocabulaire des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Les Belles Lettres, 1963 (2e éd., 1972), p. 295 sq., particulièrement p. 303-305.

68. A.-M. Guillemin, *L'imitation dans les littératures antiques et en particulier dans la littérature latine*, dans *R. É. L.*, 2, 1924, p. 35-57 (p. 37).

69. A.-M. Guillemin, *L'originalité de Virgile. Étude sur la méthode littéraire antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1931, p. 6 ; cf. M. Wigodsky, *op. cit.*, p. 5 : « If every poet is an imitator, then imitation of one's predecessors' words and motifs is not a confession of weakness, except in the sense that we are all « dwarfs standing on the shoulders of giants », but rather a pious acknowledgment of the tradition in which he is working. »

70. J. Heurgon, *Un exemple peu connu de la* retractatio *virgilienne*, dans *R. É. L.*, 9, 1931, p. 258-268.

point précédent, la pratique de la formule, c'est aussi la conformité à un modèle, le recours à des « modules » suivant lesquels le poète réalise la construction de son vers.

Le maintien d'une tradition et la reprise de modules linguistiques correspondent très exactement à ce que fut la pratique des aèdes. Cela caractérise aussi — tout au moins me suis-je efforcé de le montrer — celle des poètes latins. Telle n'est pas cependant l'opinion de M. PARRY, qui a abordé le problème dans *L'épithète*... (p. 35-44) à propos de Virgile, et qui considère qu' « on est très loin d'y voir ce que l'on pourrait appeler un système. On ne trouve pas dans Virgile cette variété d'expressions destinées à servir en différentes places dans le vers et, ce qui est même plus concluant, on trouve une abondance d'expressions identiques au point de vue du mètre et du sens » (p. 38).

Les remarques de PARRY ne sont pas sans fondement, mais la comparaison entre Virgile et Homère ne peut être opérée sans aucunement prendre en compte, comme il le fait, la pratique d'Ennius et de Lucrèce. Il me paraît en conséquence excessif de conclure à l'absence d'un système formulaire chez Virgile : on peut seulement dire que le système est différent[71]. Par le passage du grec au latin, les conditions linguistiques ont changé ; un travail d'adaptation fut donc nécessaire, consistant à créer à partir des modèles grecs un stock de formules analogue à celui des poètes grecs et répondant à ces nouvelles nécessités[72]. Toutefois, au fil des années, l'expérience s'est enrichie, le souci de la variété et de la perfection s'est accru. Cela explique ce qui sépare sur ce point Virgile d'Homère, mais, ce qui reste, ce qui leur est commun, c'est l'existence du système de mise en place des mots et de construction de la phrase qui constitue une base sur laquelle s'appuie le poète pour fonder ensuite sa liberté créatrice et son originalité. Bien entendu, cette évolution n'a cessé de se poursuivre chez les épigones virgiliens, mais je ne puis, dans le cadre de cet article, m'attacher à cet aspect du problème[73] ; cela n'apporterait, de toute façon, aucun élément nouveau de réponse à la question posée au début de ce développement.

Je voudrais toutefois, avant de terminer, faire, à partir de cette constatation de l'existence et de la pratique du vers formulaire en latin, deux observations de caractère plus général :

71. Cf. G. WILLIAMS qui, *op. cit.*, p. 682-683, insiste sur la nécessité, en matière stylistique, d'être attentif aux différences : « Faced with a given expression, a scholar searches round for similar expression elsewhere. This a basically sound and essential technique, but in time it encourages a process of assimilation such that the similarities become prominent and tend to obliterate the differences. »

72. Cf. M. WIGODSKY, *op. cit.*, p. 13 : « Latin hexameter poetry hat its own vocabulary and syntax and its own stock of fixed phrases, the accumulation of which was in part necessitated by its difficulty of fitting Latin words into the alien pattern of quantitative verse. This practical motive was reinforced by an aesthetic preference for a distinctively poetic language on the Greek model, and particularly for something resembling the Homeric system of formulae. »

73. Cf., pour Lucain, Anders OLLFORS, *Studien zum Aufbau des Hexameters Lucans*, Göteborg, 1967 : chap. III, p. 81-121 : « Mechanische Wortzusammenstellungen bei Lucan... ».

1) En premier lieu, le jeu des substitutions verbales, tel que nous le voyons fonctionner chez nos différents auteurs, me paraît aller tout à fait dans le sens de l'autonomie du mot latin, soutenue autrefois par le linguiste néerlandais A. W. De Groot[74].

2) On peut, d'autre part, observer que la conception qu'ont de la poésie les Anciens présente avec la nôtre d'assez notables différences. Elle est dominée chez eux par les aspects techniques, par les contraintes imposées par la technique qu'aujourd'hui les poètes ne connaissent pas au même degré, dont, en tout cas, ils cherchent à s'affranchir, comme le montre la tendance à rejeter les seules qui aient quelque poids : la rime et le nombre des syllabes.

Nous sommes ainsi inévitablement amenés à nous poser les questions suivantes : quels sont le rôle et l'importance des aspects purement matériels de la construction du vers dans la naissance de l'œuvre poétique? Le poids de la technique ne risque-t-il pas de brider l'inspiration et de tuer la poésie? On pourrait répondre tout simplement en faisant référence au fameux « Jérimadeth » de Victor Hugo, qui n'est pas sans rappeler — que l'anecdote soit authentique ou non, peu importe — la technique de la construction de l'hémistiche par les aèdes. Mais je préfère citer en conclusion, sur le rôle du travail purement technique en poésie, ces réflexions d'un connaisseur en la matière, Paul Valéry : « On sent bien devant un beau poème qu'il y a peu de chances pour qu'un homme, aussi bien doué que l'on voudra, ait pu improviser sans retours, sans autre fatigue que celle d'écrire ou de dicter, un système suivi et complet d'heureuses trouvailles. Comme les traces de l'effort, les reprises, les repentirs, les quantités de temps, les mauvais jours et les dégoûts ont disparu, effacés par le suprême retour de l'esprit sur son œuvre, certains, qui ne voient que la perfection du résultat, le regarderont comme dû à une sorte de prodige qu'ils appellent INSPIRATION »[75].

74. A. W. De Groot, *Le mot phonétique et les formes littéraires du latin*, dans *R. É. L.*, 12, 1934, p. 117-139 ; *Le vers saturnien littéraire*, *ibid.*, p. 284-312.

75. Paul Valéry, *Poésie et pensée abstraite* (The Zaharoff Lecture for 1939), Oxford Clar. Pr., 1939, p. 21-22.